

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XXXVI. Miss Byron à Miss Selby.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2125

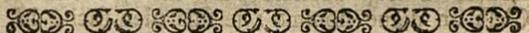
SIR CHARLES GRANDISON. 329

que du corps. Dieu veuille accorder cela, & votre santé & votre prospérité aux prières de

Votre très-dévoûé, & très-humble serviteur

WILLIAM WILSON.

J'ai oublié de vous dire une chose, qui est de la plus grande importance. Votre vie est menacée, Monsieur; Dieu conserve votre précieuse vie!



LET TRE XXXVI.

Miss BYRON à *Miss* SELBY.

Vendredi, Févr. 24.

Mon Cousin Reeves a assuré la sœur de ce Wilson, qu'il peut, sans craindre que nous l'inquiétions, chercher les meilleurs moyens qu'il pourra de gagner sa vie.

Nous avons résolu de suivre en tout les avis de mon libérateur.

Quelle Lettre que celle de ce garçon! Quels hommes il y a dans le monde!

On lit des histoires de pareilles gens; mais j'espère que je n'aurai jamais rien à souffrir d'eux.

Nous sommes extrêmement alarmés par le postscriptum; d'autant plus que nous avons ouï dire de plusieurs côtés, que sir Hargrave ne veut pas rester tranquille, mais qu'il menace de se
van

vanger de sir Charles. Je voudrois bien n'être pas venue à Londres.

J'espère que ma Grand-Mère n'est pas trop affectée de ce qu'elle fait de l'affaire. C'a été une bien bonne attention de ma Tante Selby, de prendre les mesures qu'elle a prises, pour adoucir chaque circonstance, & lui laisser ignorer la chose jusqu'à ce que tout le danger fût passé! Ce n'étoit à la vérité que l'effet naturel de cette prudence qui règle toutes les actions de ma très honorée Tante.

Ma Grand-Mère a tant de force d'esprit, qu'à présent qu'elle fait que je suis en sûreté, & que je ne suis pas malheureuse, j'ose dire qu'on pourra l'amener par degré à entendre lire mon histoire. Elle seroit plus mal à son aise si elle soupçonnoit qu'on lui cache quelque chose.

Je sai cependant que sa sensibilité, & son amitié pour sa Harriet lui couteront quelques soupirs, & quelques larmes, en lisant ou entendant lire avec quelle cruauté on a traité sa fille, qui élevée avec tant de tendresse, tant d'indulgence, n'avoit point su auparavant ce que c'étoit que la dureté, & ne connoissoit que par les livres, les noms de cruauté, de barbarie, & autres semblables. Mais j'espère qu'elle aura plus de joie de ma délivrance, que de peine par l'idée de mes souffrances. Dites lui, je vous prie, que je sens tous les jours moins mon mal d'estomac, que je craignois si fort, que réellement j'avois regardé le coup comme mortel. Vous savez, ma chère Lucy, que ma Grand-Mère nous a raconté je ne sai combien d'histoires effroyables, d'entreprises contre d'in-

nocentes créatures : ainsi elle se rapellera des histoires qui ont fini beaucoup plus mal que la mienne.

* *

Je reçois dans ce moment vos Lettres de félicitation.

Une de ma Tante Selby, si bonne, & si tendre, comme d'une véritable Mère.

Une de ma très-chère Grand-Mère. Je la veux mettre sur mon cœur, quand j'y sentirai quelque'une de ces peines dont elle montre une crainte si obligeante.

Une de Nancy... Chère fille ! Elle est bien généreuse d'oublier sa propre maladie, pour me faire ses complimens de condoléance, & de félicitation. Votre frère James, ma Lucy, m'a écrit une Lettre fort affectueuse ; c'est un bien bon garçon, Dieu veuille qu'il le soit toujours ! Quelle dangereuse créature qu'un méchant homme !

J'ai reçu par la poste une charmante Lettre de Mr. Deane. Il ne fait rien de mon aventure : il s'intéresse trop à mon bien, pour ne pas trouver mauvais si je ne l'en informois pas. Je lui écrirai au plutôt.

Et votre Lettre, ma chère Lucy ! ... Quoi, je gage que vous croyez que j'ai oublié votre Lettre en comptant celles que renfermoit le précieux paquet. Si cela étoit, votre bonté, votre amitié me le pardonneroient peut-être, mais je ne me le ferois jamais pardonner.

J'ai gardé votre Lettre pour la dernière, parce que je veux répondre à tous les articles : j'ai
feu-

seulement glissé entre deux, celle de mon Parrein, non pas que je l'aime plus que vous, ma Lucy, non, cela est impossible; mais je voulois vous montrer que je me dépêchois de me remettre tout-à-fait; & j'ai eu recours à un de mes tours impertinens, en vous laissant supposer un moment qu'il étoit possible que je fusse négligente, quand il est question de ma tendresse pour ma Lucy.

Vous atterdez donc un portrait détaillé de ces aimables frère, & sœur. Aviez-vous besoin de me le dire? Et pouviez-vous penser qu'après avoir barbouillé tant de papier, pour vous donner le portrait de gens dont plusieurs ne méritent pas d'être tirés de la foule, je ne vous donnerois pas celui de deux personnes, qui font l'ornement de leur siècle, & même de l'humanité?

Vous ne doutez pas, dites-vous, que si j'entame leur louange, ma reconnoissance ne me monte *sur un ton sublime*, & vous êtes prête à prendre au rabais, toutes les belles choses que Mr. Reeves vous donne lieu d'attendre de moi.

Autant que je le puis comprendre, vous pourriez bien avoir raison. Mon Grand-Père, il y a déjà si longtems, avoit accoutumé de dire que sa petite Byron étoit enthousiaste dans sa reconnoissance. Cependant si en parlant de la belle ame, de la générosité, des aimables manières, de cet heureux couple, je passe les bornes où vous voudriez que je me tinsse: mettez tout ce que je dirai de trop, uniquement sur le compte de mon enthousiasme en reconnoissance.

Par

Par où commencerai-je ? Vous m'éplucherez avec soin, dites-vous. Ah ma Lucy ! Je vous comprends ; mais je vous assure que je n'ai d'autre sentiment que la reconnoissance.

Si je commence par le portrait du frère, vous ne manquerez pas, mon Oncle & vous, de branler la tête, & de vous écrier, ah ma pauvre Harriet ! Si je commence par la sœur, ne direz-vous pas que je garde le meilleur pour la bonne bouche ? Qu'il est difficile d'éviter la critique de gens résolus de nous critiquer !

Eh bien, à la bonne heure, prenez des lunettes, si vous voulez, ma chère Lucy ; cela ne m'engagera pas à la moindre réserve : ma plume suivra mon cœur ; & les traits que des pères si chéris & si respectés lanceront sur moi, ne me feront que du bien. Allez donc, ma plume, comme vous voudrez.

Mifs Grandison... eh bien, cette plume qui va toute seule, commence par la sœur, en dise ma Lucy ce qu'il lui plaira...

Mifs Grandison a environ vingt-quatre ans : elle est d'une riche taille, elle a un air de dignité, & des yeux noirs fort perçans, dont elle fait tout ce qu'elle veut : ses cheveux sont noirs, fort beaux, & frisés naturellement. Elle n'est pas belle, mais la délicatesse & la beauté de son teint promettent une longue durée à ses agrémens. Ses traits sont en général réguliers : son nez est un peu aquilin ; mais bien loin que ce soit un défaut, il donne une sorte de majesté à ses autres traits : ses dents sont blanches & égales : sa bouche est charmante ; il y a un léger air de malice dans son sourire, qui la fait
aimer

aimer & craindre tout à la fois, quand elle commence à parler. Elle est très-bien faite; & son air & tout son extérieur est extrêmement gentil.

Elle dit elle-même, qu'avant le retour de son frère, elle passoit pour haute, fière, étourdie: mais j'ai peine à le croire. Son frère n'est de retour que depuis quatorze mois; & je ne crois pas qu'il y ait un homme au monde qui puisse en si peu de tems déraciner ces défauts, au point qu'ils ne reparussent pas dans l'occasion.

Elle est d'une vivacité charmante. J'ose assurer qu'elle chante bien, à en juger par les airs qu'elle fredonne de tems en tems, dans sa gaieté, en montant & en descendant les degrés. Elle est fort polie, elle a cependant un penchant à la raillerie, qui sans sa politesse, mettroit les gens mal à leur aise avec elle; mais je suis sûre qu'elle est franche, naturelle, & bonne. Et en se disant redevable à son frère de tout ce qu'on lui attribue de bien & de bon, elle se montre également humble & généreuse.

Elle dit que ce n'est que depuis peu qu'elle a pris un grand plaisir à la lecture. Mais je suis fort portée à douter de ce qu'elle dit, quand elle parle de quelque chose qu'on pourroit tourner à son desavantage. Elle prétend qu'elle étoit trop volage, trop gaie, trop éventée, pour pouvoir se réduire à des amusemens sédentaires. Son Père cependant, suivant la bonne méthode de l'éducation des femmes aujourd'hui, lui donna un maître d'Histoire & de Géographie, où elle convient elle-même qu'elle avoit fait quelques progrès. Elle avoue qu'elle est forte
en

en musique. J'ai ouï dire à sa fille de chambre, qu'elle avoit chargé de me servir, & qui se plaît beaucoup à louer sa maîtresse; qu'elle lit & parle François, & l'Italien; qu'elle écrit très-bien, & qu'on admire beaucoup son esprit, sa prudence, & son caractère obligeant. Personne, dit Jenny, qui est la fille d'un Ministre, bien élevée, fort sensée, & fort officieuse, personne ne peut tenir contre ses railleries, qui ne sont cependant jamais offensantes. Son frère même n'est pas épargné; mais il s'amuse de sa vivacité, & y donne occasion, quoiqu'il soit aisé de voir qu'il pourroit bien lui fermer la bouche s'il le vouloit. D'ailleurs, ajouta cette bonne fille, elle est une excellente economie, quoiqu'élevée en personne de qualité. Je fus charmée d'entendre cela pour l'honneur des Dames qui aiment à lire, comme dans le cas de Miss Clements. Elle fait, continua la fille de chambre, tout ce qu'il y a à faire dans un ménage, soit pour un repas familial, soit pour un somptueux festin. Chaque jour, elle voit, approuve, ou change la liste des plats. Pour le dire en passant, ma chère Lucy, elle est fort matineuse, entendez-vous bien? Ainsi elle peut tout faire à son aisé, avec plaisir, sans précipitation, & sans confusion. Car tous les domestiques en sont naturellement plus matineux. Quels domestiques n'auroient pas honte de rester au lit, passé une heure raisonnable, quand ils ont l'exemple de leur maître, ou de leur maîtresse, pour se lever matin?

Elle aime cependant à aller aux endroits publics: elle y va souvent, & y fait une brillante

te figure. Elle gagne du tems pour ses plaisirs, en se levant matin.

Mifs Grandifon, m'a dit Jenny, a deux ser-viteurs (je m'étonne qu'elle n'en ait pas vingt de plus) : l'un est sir Walter Watkyns, un homme fort riche du Comté de Somersfet; l'autre est Milord G... fils du Comte G..., mais elle ne fait pas grand cas de l'un ni de l'autre. Jenny dit cependant qu'ils sont de beaux hommes l'un & l'autre, & fort admirés des Dames. Cela me fait soupçonner que ce sont des gens à la mode, & qui se distinguent plus par l'extérieur, que par leur vrai mérite. Mais, ma Lucy, après avoir ouï ce que disoit mon Grand-Père, & ce que dit encore ma Grand-Mère, des jeunes gens de leur tems, ne droit-on pas que nous avons été réservées pour le siècle des petits maîtres, des hommes qui ne signifient rien ?

Quelle aimable fille que Mifs Charlotte Grandifon ! Puissé-je, après une plus ample connoissance, paroître la moitié aussi aimable à ses yeux qu'elle l'est aux miens ! Ne soyez pas jalouse, ma chère Lucy; j'espère que j'ai le cœur large, & qu'il y a de la place pour une demie douzaine d'amies : ouï quand même il y viendrait une autre espèce d'amour, je ne pourrais souffrir que l'affection même due à un époux de mon choix, englobât les autres, comme la verge d'Aaron.

Venons à présent au frère... Mon libérateur.

Mais je vous prie, Lucy, ne venez point à présent avec vos regards curieux : je gage que vous vous flattez de lire le desordre du cœur de la

la pauvre petite , dans le portrait qu'elle fera d'un homme à qui elle est si obligée. . . Mais que direz-vous si elle frustre votre esperance, & que cependant elle rende justice à ses grandes qualités? Si même elle lui trouve des défauts que sa sœur n'a pas? . . .

Glorieuse Harriet, (me semble-t-il vous entendre dire, méchante fille!) allez, allez, laissez nous le soin de vous deviner; prenez garde seulement que les défauts que vous prétendez voir, ne passent pour une couleur, & ne servent à vous découvrir.

Je vous remercie de l'avis, Lucy; mais je ne veux pas m'engager à le suivre. Ma plume suivra les mouvemens de mon cœur; & s'il est aussi franc avec moi, que je crois qu'il l'est avec tout le monde, je pense n'avoir rien à craindre de votre œil curieux, ou de celui de mon Oncle Selby, plus curieux encore.

Sir Charles Grandison est réellement un bel homme: il est grand, plutôt mince que gros: le tour de son visage est un bel ovale: il paroît d'une santé vigoureuse, affermie par l'exercice.

Son teint paroît avoir été naturellement trop beau pour un homme. Mais comme s'il étoit au dessus des attentions que d'autres donnent à cela, son visage est parsemé de marques de soleil, qui montrent qu'il a été dans des climats plus chauds que l'Angleterre. Aussi ne s'est-il pas contenté du tour de l'Europe; il a été dans quelques contrées de l'Asie, & même de l'Afrique, en Egypte en particulier.

Je ne sai ce qu'un homme a à faire de si belles dents, & d'une aussi belle bouche, que ces

les dont sir Charles Grandifon se pourroit vanter, s'il étoit vain.

Il y a dans son air quelque chose de grand & de noble, qui montre qu'il est homme de qualité. Si l'on choisissoit les Rois sur la beauté & la majesté de la figure, sir Charles Grandifon auroit peu de compétiteurs. Ses yeux ont, s'il est possible, plus de feu, & sont encore plus perçans que ceux de sa sœur.

À présent; je vous prie, mon cher Oncle Selby, foyez tranquille; qu'est-ce pour moi que la beauté dans un homme? Vous savez tous que je ne l'ai jamais regardée comme une distinction.

Cependant cet air de grandeur est accompagné de façons si aisées, & si libres, qu'il inspire l'amour en même tems que le respect. Son humanité le rend très-accessible: sa sœur dit qu'il est toujours le premier à s'affranchir, & à bannir cette contrainte qui accompagne ordinairement les connoissances toutes nouvelles. Il le peut bien, car il est sûr que tout ce qu'il fait, ou qu'il dit, sera bien reçu.

Cela est vrai, Lucy: branlez la tête tant qu'il vous plaira.

En un mot, il y a tant d'aisance, (quoique sa politesse ait quelque chose de mâle,) & dans son ajustement, & dans sa façon de se présenter, sans aucune ombre de singularité, que quand même il ne seroit pas d'une très-belle figure, quand ses traits seroient rudes & grossiers, on le trouveroit très-aimable, ce qui est bien préférable dans un homme à la simple beauté.

On peut dire, ma chère, que sir Charles
Gran-

Grandison n'a pas voyagé inutilement.

Sa sœur pouvoit bien dire à Mr. Reeves, que quand il se mariera, il fera une douzaine de malheureuses.

Sur ma parole, Lucy, il a tant d'avantages personnels, qu'une femme qui auroit des sentimens particuliers pour lui, ne devoit pas être fort tranquille avec lui, quelque vertueuse qu'elle fust, à cause du foible que notre sexe a en général pour les beaux hommes. En effet, ma chère, les yeux des femmes sont de misérables étourdis, qui emportent leur bon sens & leur raison, souvent malgré toutes les précautions.

Je sai qu'ici vous me recommanderez de prendre garde de ne pas accroître le nombre des malheureuses: je vous assure, ma Lucy, que j'y prendrai garde aussi.

Le bon sens de ce bel homme n'est point gâté, autant que je puis m'y connoître, par une rouille de sévérité, ou d'esprit chagrin. Il ne fait pas gronder pour des bagatelles; mais encore moins avoir des complaisances qui blesseroient son honneur, ou sa conscience. Un jour Miss Grandison, parlant de son frère, disoit: Mon frère est estimé par ceux qui le connoissent le mieux, non pas tant parce qu'il est un aimable homme, qu'il a de la naissance & de la fortune, ni pour tel & tel mérite en particulier, que parce qu'il est un honnête homme, dans toute l'étendue de ce terme. Une autre fois, elle disoit qu'il suivoit ses propres règles, & son propre cœur; & que, quoiqu'il eût le bonheur de plaire à tout le monde, cependant le jugement & l'approbation des autres n'étoient



qu'un second motif de ses déterminations. En un mot, ajouta-t-elle, sir Charles Grandison, mon *Frère* (jamais elle n'a l'air plus fier que quand elle dit, mon Frère), mon Frère ne se laisse point égarer par la fausse gloire ou la fausse honte, qu'il appelle les grands écueils de la vertu.

Quel homme, qui agit ainsi! Quelle femme, qui distingue si bien le mérite de son frère!

Que je suis une pauvre créature en comparaison d'eux! Cependant j'ai eu mes admirateurs. Ainsi en ont peut-être d'autres créatures plus défectueuses, parmi leurs inférieurs. Si nous avons assez de bon sens pour faire des comparaisons, qu'avons-nous à faire, pour obtenir la grace de l'humilité, que de regarder en avant, plutôt que derrière nous?

Je dois vous dire cependant que sir Charles ne paroît pas si indifférent sur ce qu'on pense de lui, que sa sœur semble le croire, quand elle dit qu'il suit son propre cœur, plutôt que l'opinion des autres.

Il s'habille selon la mode, plutôt richement à la vérité que brillamment; mais cependant richement; de sorte qu'il tire tout le parti possible de sa belle figure. Il a beaucoup de vivacité dans tout son extérieur, aussi bien que dans ses yeux. Melle Jenny, dit qu'il est grand admirateur des belles femmes. Son équipage est d'un grand goût, quoiqu'il n'y cherche pas assez l'éclat, pour qu'on puisse l'accuser de vouloir inspirer, ou montrer de l'émulation. Il voyage rarement sans une suite convenable; & ce qui me paroît montrer un peu de singularité, ses
ché-

chevaux n'ont pas la queue coupée, elle est seulement relevée quand il est en route. Je le remarquai quand nous vinmes en ville. Il me semble que je dois trouver quelque défaut dans des choses qui lui sont extérieures, ne fut-ce que pour que vous me jugiez impartiale, malgré ma reconnaissance, & ma vénération pour lui.

Mais s'il croit que les queues de ces beaux animaux sont non seulement un ornement naturel, mais aussi un moyen de les défendre contre des insectes incommodes, il est bien loin d'être blâmable, pour leur laisser cette défense que la nature leur a donnée; & c'est la raison que Jenny m'a dit qu'il avoit. Combien ne doit-on pas attendre de compassion, même dans les plus petites choses, d'un homme qui en montre envers ses bêtes!

J'ai trouvé des personnes, qui appellent honnête homme, des gens qui se permettent cependant des libertés qu'un véritablement honnête homme ne prendroit pas; mais j'ose dire que quand Mils Grandison appelle son frère, avec tant de complaisance, un honnête homme, elle entend par ce terme ce que vous & moi entendrions.

Sir Charles Grandison montrant au premier abord, tant de feu, tant de vivacité, & un air aussi galant, vous pouvez penser que si je n'avois pas été si effrayée, & si maltraitée, si je n'eusse pas eu de justes raisons de craindre de plus mauvais traitemens, & qu'il se fût présenté quelque autre ressource, j'aurois eu peine à imiter l'oiseau effrayé qui fuit le faucon. C'est la comparaison que Mr. Reeves m'a dit que fit sir Charles, poliment & obligeamment à la vé-



rité; mais ce souvenir me fait cependant de la peine.

Ne vous étonnez-vous pas, Lucy, que j'ose lever encore la tête, quand je me rapelle la figure que je devois faire dans cet odieux habit de masque, pendue les bras autour du col de ce jeune Cavalier? Y a-t-il rien qui puisse m'humilier davantage qu'un tel souvenir? N'est-ce pas cependant là un trait de cette fausse honte à laquelle sir Charles Grandison est si supérieur?

Surement, sûrement, j'ai été punie de ma complaisance pour ce monde insensé. Jamais la pauvre Harriet n'a été tout-à-fait au dessus de la fausse gloire, & de la fausse honte. Pourquoi a-t-on eu tant d'indulgence pour moi? Pourquoi m'a-t-on permis de m'arrêter si longtemps avant que je fusse au bout de ma carrière, en me flattant comme si je ne devois pas aller plus loin? Mais sûrement j'avois eu toute honte, quand je consentis à faire une telle figure parmi un millier d'étrangers, dans un bal masqué.

A présent je trouve quelque chose à reprendre dans le caractère de cet homme presque sans défaut, comme sa sœur & Jenny le représentent.

Après quelque chose que m'a dit sa sœur, je ne puis croire qu'il soit tout-à-fait aussi franc & aussi sans réserve qu'elle. Je répéterai ses expressions. Elle m'avoit dit combien elle avoit elle-même le cœur ouvert, avouant cependant qu'elle voudroit lui cacher une ou deux choses qui ne l'intéressoient point. „ Pour mon frère, „ dit-elle, il sait tourner & faire parler les gens „ comme il veut, sans paroître plus curieux „ qu'on

„ qu'on ne le voudroit : gagnée par son gracieux
 „ fourire, & charmée de son attention à mes
 „ discours, je me suis engagée moi-même dans
 „ une histoire, dont je ne prétendois pas lui
 „ dire un mot.

„ O Sir Charles, où me suis-je avancée,
 „ lui dis-je, & je m'arrêterai tout court.

„ Continuez, ma Charlotte, point de réserves
 „ avec votre meilleur ami.

„ Il a les siennes cependant, & j'ai tourné
 „ autour du pot avec lui, comme il avoit fait
 „ avec moi; mais je n'y ai rien gagné.

„ Cependant il a trouvé insensiblement le
 „ moyen de me faire reprendre mon histoire,
 „ jusqu'à ce que je lui aie dit tout ce que j'en
 „ savois; pendant tout ce tems-là, j'espérois
 „ que ma franchise lui serviroit d'exemple;
 „ mais au lieu de répondre à mes souhaits, il
 „ a fermé à double tour la porte de son cœur,
 „ & ne m'a laissé que le trou de la serrure pour
 „ y regarder; & cela dans une ou deux occa-
 „ sions, où je croyois être intéressée. J'étois
 „ sûr le point de le quereller. ”

Je n'aime point en sir Charles cette réserve
 pour une telle sœur, & dans des choses qu'elle
 croit qu'il lui importe de savoir. Une amie
 aussi bien qu'une sœur! Doit-il y avoir quelque
 secret d'un côté quand il n'y en a point de l'au-
 tre? Vraisemblablement, il seroit aussi réservé
 pour une femme. Cependant le mariage n'est-il
 pas le plus fort lien d'amitié qu'il puisse y avoir
 sur la terre? Et l'amitié & la réserve sont-elles
 compatibles? non sûrement.

La sœur, qui ne lui peut trouver de défaut,



cherche à l'excuser, & dit que son frère en tirant son secret, n'a d'autre vuë que de savoir mieux comment il peut l'obliger.

¶ Mais n'en peut-on pas dire autant en faveur de la curiosité d'une sœur si généreuse ? Ou bien sir Charles est-il si convaincu de sa supériorité, qu'il croie qu'il lui peut donner des avis, mais qu'il n'a pas besoin des siens ? Ou bien a-t-il de hautes idées de son sexe, & petite opinion du nôtre. Cependant leurs âges ne diffèrent que de deux années ; & depuis seize ans jusqu'à vingt-quatre, je crois que généralement les femmes ont plus de deux ans d'avance sur les hommes, en maturité de raison ; quoiqu'après cet âge, les hommes puissent acquérir de la supériorité.

Cette remarque n'est pas de moi : j'ai ouï dire une fois à un homme de beaucoup de sens, qu'ordinairement la raison des femmes meurt plutôt que celle des hommes ; mais que celle des hommes, quand elle est mure, semblable aux arbres qui croissent lentement, & deviennent plus grands, est capable d'une plus haute perfection, & peut avoir des usages plus relevés.

On peut dire que sir Charles connoit plus le monde que sa sœur. Il a voyagé ; mais la nature humaine n'est-elle pas la même par-tout, avec la différence seulement qu'y mettent les coutumes ? L'amour, la haine, la colère, la méchanceté, toutes les passions en un mot, bonnes ou mauvaises, ne se montrent-elles pas par des effets semblables sur les visages, sur les cœurs, & sur les actions des habitans des différens pais ? Et quelques lumières que les hommes

mes prétendent tirer de l'expérience qu'ils vont chercher si loin, & acheter si chèrement, un esprit pénétrant ne peut-il pas tirer autant d'instructions des passions d'un sir Hargrave en Angleterre, que d'un homme qui auroit des vices pareils, en Espagne, en France, ou en Italie? Pourquoi le Grec Homère est-il si fort admiré chez ces nations, & chez les autres où on le lit, & où on le lira toujours jusqu'à la fin du monde, sinon parce qu'il peint la nature? Le langage de la nature n'est-il pas le même par-tout, quoiqu'il y ait différentes manières de l'exprimer?

Mais je vais sortir de ma sphère. Tout ce que je veux dire, & je crois que vous attendez cette déclaration de ma franchise, c'est que je n'aime pas qu'un homme si près de la perfection, quels que soient ses motifs, ait des réserves pour une telle sœur. Ne croyez-vous pas, Lucy, que c'est une espèce de défaut dans sir Charles Grandison? Ne croyez-vous pas que cela doit mêler quelque crainte dans l'amour de sa sœur? Et l'amour pour un si aimable frère doit-il être gâté par un alliage de crainte? On dit qu'il est un très-honnête homme; & j'ose dire qu'il l'est. Quels secrets peut avoir un honnête homme dont il ne puisse informer une telle sœur, vivant avec lui dans une même maison, ne dédaignant pas, se faisant au-contraire une gloire, d'être l'économe de son frère? Un homme si généreux la regarderoit-il comme une simple femme de charge? La confiance ne demandet-elle pas la confiance? Et la nature, aussi bien que l'inclination, ne les a-t-elle pas fait amis?

Mais je m'imagine que j'imite le monde, dans



sa malice, & son impertinence; ce monde qui s'offense de la supériorité de mérite, & prend plaisir à rabaisser à son niveau un mérite trop relevé. Du moins vous tirerez de ce que j'ai écrit, une preuve que je ne suis pas prévenuë; & vous verrez que, quoiqu'attachée à sir Charles par des liens de reconnoissance qui ne seront jamais rompus, je ne puis l'excuser s'il se rend coupable envers sa généreuse sœur, d'une défiance & d'une réserve, qu'elle est bien éloignée de lui montrer.

Comme j'espère que ce n'est pas leur méthode, de laisser ceux qu'ils ont relevés, pour aller chercher de nouveaux objets de compassion, je me flatte d'être assez heureuse pour pouvoir cultiver cette connoissance; & j'épierai soigneusement toutes les démarches de cet excellent homme, dans l'esperance cependant de le trouver aussi parfait qu'on le dit, afin que je puisse sans crainte en faire ma règle, comme je me ferai un plaisir de prendre sa sœur pour modèle. Et si je trouve en lui quelque défaut considérable, ne craignez rien, ma chère, la reconnoissance me rendra charitable en sa faveur. Mais en même tems, j'armerai mon cœur du souvenir de ces fautes, de peur que ma reconnoissance ne m'expose, & ne me rende folle sans retour.

A présent, mon Oncle, ne soyez pas trop sévère envers votre nièce: je suis sûre, très-sûre que je ne suis point en danger, du moins *pas encore*. Et en vérité, je vous le ferai dire par ma Lucy, dès que je trouverai que j'y suis. Epargnez-vous donc, mon cher Oncle Selby, toutes vos conjectures.

En vérité vous devez, pour le présent, m'é-
par-

pargner par pitié ; mes esprits sont encore abbat-
tus ; je ne me suis pas encore pardonné l'affaire
de la mascarade ; sur-tout depuis que Mr. Ree-
ves m'a insinué que sir Charles Grandison, à ce
qu'il a pu juger par quelques discours qui lui
sont échappés, n'approuve pas cet amusement
extravagant. Cependant l'indulgence qu'on a na-
turellement pour soi-même, m'a suggéré bien de
fortes raisons en ma faveur : je ne saurois dire
comment la conscience, mon juge, prononcera
là-dessus, quand les deux partis auront été
entendus. Je crois cependant qu'une absolution
de ce frère & de sa sœur, serviroit beaucoup à
mettre ma conscience en repos.

Je n'ai pas dit la moitié de ce que je me pro-
posois de dire sur cet homme extraordinaire ; mais
aïant cru, par amour pour son aimable sœur,
que j'avois trouvé quelque chose à blâmer en
lui, cela m'a fait fortir de ma route, & je ne
sai plus comment y rentrer, sans rebrousser
beaucoup en arrière. Laissez moi donc mêler ce
que j'ai à dire encore, dans ce que j'aurai à ra-
conter dans la suite, à mesure que les occasions
s'en présenteront.

Cependant je ne mêlerai point à présent un
autre sujet, avec celui qui remplit mon cœur
des justes louanges de ce digne frère & de sa
sœur, à qui j'ai voulu consacrer cette Lettre
écrite à la hâte & fort en desordre. Je la con-
clurai, en vous assurant, quoique je le croie
peu nécessaire, de la soumission, de l'amour, &
de la reconnoissance que vous doit à si juste titre

Votre

HARRIET BYRON.

P 6

LET-

